



JOSÉLITO MICHAUD

TROIS MOIS TOUT AU PLUS



La suite du best-seller ***DANS MES YEUX À MOI***,
qui a inspiré la série télévisée ***OLIVIER***

 Libre
Expression

Du même auteur

La Gloire démystifiée, Éditions Libre Expression,
2014.

Dans mes yeux à moi, Éditions Libre Expression,
2011, réédition 2017.

Passages obligés, Éditions Libre Expression, 2006.

JOSÉLITO MICHAUD
TROIS MOIS TOUT AU PLUS

*À Panama, mon père biologique,
que j'aurais tant aimé connaître.*

Aux portes du matin

Aux premières lueurs du jour, j'étais encore ému par tant d'épanchements du cœur et par l'ébranlement causé par ce que j'avais appris la veille. J'étais sans mots, moi qui en temps normal savais les manier à ma guise.

Avant d'échouer dans ce lieu à l'abri des regards et d'y laisser ma voiture, j'avais conduit pendant des centaines de kilomètres d'une façon machinale sur une route plongée dans une nuit à peine étoilée. Seule la lune, aux trois quarts pleine, avait veillé sur moi, me protégeant des horreurs que la noirceur fait apparaître à l'improviste dans ma vie depuis que je suis tout petit.

Il m'arrivait d'étirer le jour pour que la nuit ne vienne jamais. La nuit, j'étais souvent enclin à beaucoup de peurs sans que la noirceur me berce comme elle devait bercer les autres. Moi, elle me hantait exagérément. Mais pas cette fois. Le roulement de ma voiture sur le bitume neuf et à l'itinéraire clair m'apaisait, et j'avais fait en sorte que le trajet s'effectue au plus vite.

Rendu presque à destination, au moment où ma méfiance était allée se reposer, où ma garde

avait baissé, j'ai été pris d'une subite endormitoire, pesante comme une ivresse, qui ouvrait une brèche au sommeil.

Ma voiture a roulé sur la bordure de route instable après avoir traversé le terre-plein, pour finir sa course dans l'accotement de la voie ouest où un mur m'attendait. Le bruit ahurissant des pneus sur la chaussée m'a extirpé de ce sommeil éveillé.

À quelques mètres d'un impact fatal, mon pied gauche a enfoncé la pédale de frein de toutes ses forces, j'ai empoigné à deux mains le volant en y incrustant mes ongles pour que la peur s'y imprime à jamais.

Les images importantes de mon existence, les plus heureuses, me sont apparues une à une, comme si le temps était suspendu alors que l'urgence pressait de réagir.

Quand j'ai vu que mes chances de survie s'amenuisaient d'une seconde à l'autre, je me suis étonné à chuchoter sans fin « À la grâce de Dieu, à la grâce de Dieu, à la grâce de Dieu ». Je m'en remettais à quelqu'un d'autre pour la suite. Brusquement, j'ai réussi à immobiliser la voiture, évitant de justesse la collision avec le mur. C'était de l'ordre du miracle. Ma foi est revenue intacte et aussi vite qu'elle avait disparu vingt ans plus tôt.

Je n'allais tout de même pas mourir avant d'être mort.

J'ai retrouvé un semblant de contenance malgré mon angoisse. Je suis sorti de la voiture, les jambes molles, pour mesurer l'étendue des dommages et

reprendre mes esprits. Une odeur de pneus surchauffés flottait, désagréable.

Quant à mon système nerveux, c'était une autre histoire, il en avait reçu plein la gueule. Alors, j'ai pris de grandes respirations, une bonne vingtaine, en laissant s'échapper mon émotion. J'ai pleuré de joie. Une explosion de joie.

Pour l'heure qu'il me restait à faire, je me suis versé de mon thermos un café bien fort, sans lait ni sucre. J'ai gardé les yeux grands ouverts en fixant la route exagérément, en agrippant le volant de mes mains nerveuses. Les vitres étaient toutes baissées pour que l'air frais me caresse le visage et me garde en vie. La chanson *Fix You* de Coldplay roulait en boucle, je voulais que les paroles s'impriment dans mon âme.

J'avais monté le son presque à son maximum dans l'habitacle. Les douze enceintes, dissimulées dans des recoins stratégiques, me permettaient de savourer les moindres inflexions de la voix de Chris Martin.

Une forme d'envoûtement s'était emparée de moi. J'en venais presque à oublier ce que je devais accomplir. Je me suis mis à chanter à tue-tête gauchement pour que la frousse déguerpisse.

En approchant du stationnement, qu'on m'avait décrit sans préciser qu'il était si lugubre, j'ai regardé alentour pour repérer ce qui pouvait se produire. Il m'arrive souvent, voire toujours, de faire un survol de l'endroit où je me trouve pour évacuer de ma tête toutes sortes de menaces. Même celles qui n'y sont pas, qui n'y seront peut-être

jamais. Sûrement les reliquats de mon enfance instable.

Vivre continuellement avec cette réalité maudite m'a occasionné bien des maux. Des maux parfois difficiles à endurer. Vivre en état d'alerte constant et paré à tout combat exigeait beaucoup d'énergie à chaque instant. Un gaspillage qui se révèle quand vient le temps du combat réel. J'ai passé ma vie avec un certain déficit d'énergie. Aujourd'hui, je ne crois pas pouvoir le rattraper. Je m'efforce de vivre en permanence en mode manque à gagner.

L'obscurité s'estompait quand j'ai garé ma voiture en poussant des soupirs de soulagement. J'y étais enfin. Le cœur serré, submergé par la peur de l'inconnu et par une peine innommable. J'étais encore sous le choc.

Mon ventre me faisait mal. Malgré cela, j'étais heureux, quoiqu'un peu perdu, perdu dans l'immensité de cette ville qui en impose chaque fois qu'on la voit.

Rien n'allait m'empêcher de me rendre jusqu'à lui. Depuis le temps que j'en rêvais. Son sang coulait dans mes veines.

J'ai branché l'automobile à la seule borne électrique disponible dans cet espace qui ne payait pas de mine et qui ne semblait pas être très sécuritaire. Il était muni d'une seule caméra de surveillance, visiblement amochée. À vue de nez, j'étais à une demi-heure de Midtown.

J'avais suivi à la lettre les consignes d'un ami précieux qui était passé par là quelques semaines auparavant. Je me suis toujours efforcé de faire les

choses convenablement, de crainte de me faire gronder. Ici aussi, je m'étais appliqué.

Mon ami était loin de se douter de ce que je vivais. Je m'étais fait taiseux. Trop, sans doute. Je n'ai informé personne de cette nouvelle que j'avais apprise de la bouche d'un homme surmené. Il m'avait anéanti par la lourdeur de ses mots mal choisis qu'il m'avait garrochés en pleine face sans se soucier de leur impact quand mon cerveau en décoderait le sens. Le sens véritable.

Quand j'avais fini par les comprendre, j'avais éprouvé l'étrange sensation d'un vide très profond. Pour le combler, du moins en surface et sans l'aide de personne, j'avais décidé de fuir, tout simplement, aussi loin qu'il m'était possible de le faire, pour que l'ombre m'envahisse et m'engourdisse, pour que le manteau de la célébrité me tombe des épaules. Il fallait me rendre jusqu'à cet endroit qui faisait de moi un anonyme parmi des millions d'autres. Il fallait que je puisse jouir de ce nouveau statut.

En me taisant, en me terrant dans cette ville énorme, impersonnelle, souvent impitoyable, j'évitais de devoir m'expliquer et susciter toute forme de pitié ou d'épanchements démesurés venant d'autrui.

Je devais me soucier de moi avant de rassurer qui que ce soit. Je voulais la paix. La sainte paix, comme disait ma mère.

Les grands moyens

J'avais acheté un nouveau téléphone, après avoir jeté l'autre dans le fleuve dans un emportement d'exaspération, de découragement et de confusion juste avant de quitter Montréal, alors que la nuit venait de tomber. Je l'avais vu frapper la surface de l'eau en espérant qu'il ferait le plus grand nombre de ricochets, comme quand j'étais gosse et que je lançais des roches avec les mêmes espoirs. Mon téléphone a disparu, signe que c'était bien la fin. Toute ma vie s'était évanouie au fond de l'eau. Mais j'avais tout de même conservé mon service de messagerie vocale.

Il y avait quelque chose en moi qui se contentait d'avoir fait ça, même si la force de ma colère m'avait étonné et un peu déstabilisé. Je ne me reconnaissais pas, mais je savais au plus profond que je ne voulais pas que quiconque puisse me rejoindre et m'importuner. L'idée de délimiter de nouveaux paramètres dans ma vie, en évitant toute contamination, toute forme d'abus, me procurait un plaisir inattendu et inhabituel, frôlant l'euphorie.

Elle me conférait de nouveaux pouvoirs sur ce qui restait de ma vie. Du moins, j'en avais le pressentiment.

Mais qui allait vraiment se préoccuper de ma disparition volontaire ? J'ai longtemps cru que ma présence importait aux autres seulement si elle leur servait à quelque chose. Mon absence n'allait certainement pas les déranger. Seuls les plus intimes, qui avaient fait preuve d'amour et d'amitié, seraient plongés dans l'inquiétude. Je leur donnerais signe de vie si le besoin finissait par s'exprimer un de ces quatre. Pour l'instant, il était bien peu bavard.

Sur les traces de mon père

C'était un de ces jours à la chaleur accablante. Trop accablante pour un été à peine entamé. Juin réserve parfois des étonnements.

J'étais enfin arrivé à New York, après une nuit de route pour le moins étrange. Les soubresauts de la voiture durant le trajet me causaient encore des tressaillements résiduels.

Ma tête était archipleine de souvenirs d'une vie qu'on m'annonçait arrivée à son terme. Dans le rétroviseur, j'avais vu que les traits de mon visage étaient marqués par les excès des dernières heures, par une inquiétude grandissante et par l'absence de sommeil. Ces heures manquantes s'étaient égarées dans le tumulte des derniers jours.

Des gouttelettes de sueur s'échappaient de mon abondante chevelure ébouriffée, tant l'humidité était lourde. Elles se frayaient un chemin sur ma peau, pour s'échouer sur mes lèvres desséchées par le soleil. Cette température étouffante rendait mon périple plus ardu, mais ma volonté était sans réserve maintenant que mon temps était compté.

J'étais parti vers lui avec peu d'information, rien que son nom me servant de boussole. Je naviguais

à vue sur des eaux troubles vers l'homme que ma mère m'avait révélé sans le savoir. Ne connaissant que l'ébauche de sa vie, une vie faite de mystères, j'en ai découvert de plus en plus au fur et à mesure que j'avançais. Ma mère l'avait gardée pour elle presque toute son existence. Leur histoire d'amour était scellée quelque part dans son cœur et dans sa mémoire, là où personne n'avait accès, y compris elle, désormais. Difficile de tout savoir quand elle-même ne savait plus.

Ce matin-là, j'avais tout juste traversé la frontière américaine que le temps s'annonçait lourd et inquiétant. Un soleil tenace cherchait à dissiper les nuages à coups de rayons puissants. Une mission stérile. La menace d'un orage violent faisait craindre le pire.

Comme quoi tout peut changer en un claquement de doigts. En une fraction de seconde. Il vaut mieux le savoir pour traverser la vie, pour mieux conjuguer avec elle et conjurer ainsi le sort. J'en étais presque convaincu maintenant que la cinquantaine m'avait violemment heurté, quelques heures plus tôt.

L'idée d'entrer seul au volant dans le ventre de cette ville à la réputation sulfureuse me mettait en état d'alerte élevé. J'ai préféré me laisser conduire pour calmer mon affolement.

Je ressentais une fiévreuse appétence de solennel et de décorum. C'était ma façon d'honorer cette toute première rencontre avec mon père.

Sur le bord d'une petite rue attenante au stationnement, parapluie replié à la main, prêt à toute

éventualité, j'ai attendu de longues minutes, la peur au ventre, avant de hélér un taxi avec une appréhension très désagréable. Ce moment tant attendu était à portée de main.

Le chauffeur de la voiture jaune dans laquelle je me suis engouffré avec inélégance m'a laissé peu de temps pour que je m'assoie et lui indique l'adresse avant de repartir, fendant la ville effrontément.

De fortes odeurs d'épices, mélangées à la sueur qui émanait de son corps et du mien, m'ont presque empêché de respirer. J'avais le cœur au bord des lèvres.

Le chauffeur se fichait totalement de mes états d'âme et des intempéries à venir. Il avançait sans jeter le moindre coup d'œil en ma direction dans son rétroviseur déglingué. Il connaissait ma destination. Point final. Aucune envie chez lui d'amorcer une conversation. Chez moi non plus.

Pour m'extirper de cette ambiance tendue, j'ai fredonné *Et maintenant*, de Gilbert Bécaud, la chanson préférée de ma mère. J'ai senti son agacement, je me suis tu. Je profitais des paysages qui se succédaient en laissant mon regard s'y perdre ici et là. L'enchantement m'envahissait et la crainte se dissipait peu à peu.

Après une heure, ayant zigzagué dans des petites rues étroites pour éviter d'entrer dans la circulation dense des grandes artères, nous sommes arrivés à bon port.

Le véhicule s'est immobilisé d'un coup sec devant les hautes portes en fer forgé aux dorures imposantes. J'ai eu à peine le temps de régler ma

course que le taxi est reparti en trombe, avalé dans la brume d'un matin trop pollué.

Un sourire prenant forme sur mon visage crispé, j'ai touché chacune des lettres dorées du portail pour croire au réel du lieu. L'horaire d'ouverture m'indiquait que j'étais arrivé beaucoup trop tôt.

J'avais la démarche titubante et le cœur à l'envers. Des malaises liés en partie à la façon brusque que le chauffeur de taxi avait eue de manœuvrer sa machine, visiblement sur ses derniers milles. Tout comme moi.

À travers le grillage, j'ai constaté l'ampleur du cimetière où mon père avait élu domicile. J'ai attendu deux bonnes heures, en ménageant mon impatience, avant que les immenses portes s'ouvrent.

La matinée était déjà bien entamée quand j'ai pénétré timidement dans ce cimetière où tout était soigneusement aligné, avec des pierres tombales monumentales, fastueusement ornées de fleurs fraîches.

Je me trouvais à présent dans un autre monde. Un monde de démesure, où l'on exhibait sa fortune de manière ostentatoire. J'en appréciais l'exubérance, elle m'amusait plus qu'elle ne m'impressionnait.

J'étais tout près de lui, éberlué tant par ce que je venais de vivre que par ce que je m'apprêtais à vivre. Pour me ramener dans la réalité, j'ai pris mon plan des lieux, reçu des mains généreuses d'un gardien. Je l'ai déplié dans toute sa longueur et j'ai trouvé ce que je cherchais, la tombe de mon père.

Sous une chaleur ardente et moite, le souffle court, je regardais dans toutes les directions. J'ai ouvert mon parapluie vigoureusement, un peu pour reprendre mon équilibre, pour stabiliser les haut-le-cœur.

L'odeur de la pollution était intense et soutenue. Ce qui rendait ma respiration inégale. Le bruit incessant des voitures et leurs klaxonnements se faisaient entendre de loin. Cela m'étourdissait.

Dans cette cacophonie, le silence qui aurait dû régner dans ce lieu sacré essayait de s'imposer. D'en imposer. Pas certain que les défunts reposaient en paix.

New York a sa façon bien à elle de s'exprimer nuit et jour. Elle est majestueuse dans sa manière de montrer une suprématie capitaliste : en l'affichant avec une évidence désarmante et décomplexée. Cette ville s'est tenue bravement quand des avions kamikazes ont tenté de la détruire. Quand une partie d'elle s'écroule, elle se relève avec une volonté de fer, telle qu'on oublie que quelqu'un a jadis osé la défier. Elle exige énormément des gens qui y habitent. Dire que mon père faisait partie de ces gens-là. Il y est enterré. Six pieds sous terre depuis quelques années déjà.

On pouvait apercevoir quelque chose qui se dessinait dans un ciel de moins en moins bleu, de plus en plus gris. Semblable à la vie que j'avais tenté de vivre jusque-là. Survivre a été mon *modus operandi* d'aussi loin que je me souviens.

Mon enfance s'est perdue en chemin quand j'ai été catapulté dans le monde des adultes par la

force des événements. Je ne suis jamais revenu. La puissance des déracinements, nombreux et terrifiants, qui avaient jalonné mon parcours d'enfant m'y avait contraint. Malgré mes multiples tentatives, l'attachement était pour moi exigeant et parfois laborieux. À quoi bon se lier si tout peut se défaire à tout moment ? Mes liens ont toujours été aussi ténus que la vie elle-même.

Ça commençait à gémir fort là-haut. Les éclairs déchiraient le ciel, j'avais l'impression qu'ils n'étaient qu'à quelques mètres de moi. Soudain, le grondement du tonnerre m'a explosé en plein visage, un seul coup, essayant de m'effrayer. De m'affoler.

Étrangement, la peur n'y était plus. Elle s'était enfuie au moment où j'avais appris la nouvelle. Incapable de faire face à l'inévitable, elle s'était évanouie dans la nature, m'abandonnant à moi-même. Pourtant, elle avait cohabité avec moi depuis l'enfance. On se connaissait bien. Trop, peut-être. C'était une délivrance de la voir prendre la poudre d'escampette de la sorte, mais aussi un étonnement que notre séparation se fasse de cette manière. Tout est dans la manière.

La peur ne m'avait protégé de rien, certainement pas du pire. Pourtant, elle m'avait donné l'impression du contraire en s'invitant chez moi de façon insidieuse chaque fois qu'elle en avait envie. Je peux maintenant vivre sans elle. Qu'elle aille se faire voir ailleurs.

Seul le courage avait tenu bon. Il m'a aidé à encaisser le choc de la nouvelle du médecin pressé

et un peu insensible, des phrases qui ne laissaient aucune place à l'interprétation. Le verdict avait été sans équivoque.

Le jour avançait. Le ciel s'était apaisé, plus ou moins. Il changeait d'humeur au gré du vent. J'ai replié mon parapluie et repris mon chemin comme un valeureux soldat en mission. Mes pas assurés résonnaient sur le chemin de gravier fraîchement nettoyé. Un à un, ils allaient me mener jusqu'à lui, sans que je sache comment je réagissais au moment de nos retrouvailles. Les branches des saules pleureurs qui ornaient le parcours commençaient à battre au vent.

La nature manifeste ses droits malgré ce que l'humain peut en exiger. Elle conférait soudain à mon périple une dimension presque spirituelle.

Pris d'une sensation étrange de déjà-vu, j'ai brusquement cessé d'avancer. Je me suis mis à observer le lieu avec une attention particulière et une insistance inhabituelle, tentant d'en reconnaître les contours d'un souvenir quelconque. J'étais figé.

Quand j'ai levé la tête, pour reprendre mes esprits une énième fois et en cherchant à retrouver une cadence régulière à ma respiration, j'ai constaté que ma vue était occultée en grande partie par ces gratte-ciel absurdemment hauts, imposants par leur taille et leur forme, qui transperçaient l'horizon et dominaient la cité. Ce qui lui donnait fière allure et me causait le vertige. J'étais bien petit parmi ces monstres architecturaux qui se dressaient autour de moi. Malgré cela, il fallait essayer de prendre

de la grandeur dans cette ville qui tente d'écraser le faible.

J'ai toujours pensé que je l'étais, faible, c'est ce qu'on s'est évertué à me faire croire et que j'ai fini par croire, au gré du martèlement.

Une émotion démesurée, anormale et inattendue s'est emparée de tout mon être comme un volcan qui veut cracher sa lave, trop longtemps retenue dans ses entrailles. Malgré ma tentative de réduire la portée de cette éruption et d'en freiner les chamboulements, j'ai vite compris que ma manœuvre allait échouer. S'échouer sur les rives de ma vie.

C'est ça qui est étrange avec les émotions : on pense que, si on les repousse le plus loin possible, elles finiront par disparaître. C'est mal les connaître.

M'avouer que je n'y pouvais rien aiguissait ma peine, rendait ma colère bien vivante et mon urgence de vivre, impérieuse. Mes regrets se manifestaient un à un et mes remords me harcelaient. Ils prenaient forme dans mon esprit en dépit de mon acharnement à vouloir les chasser, l'un après l'autre, sans attachement. Ils étaient particulièrement nombreux à se bousculer dans ma tête.

Un déluge de larmes a déferlé. J'étais inconsolable. Je n'avais pas pris le temps de pleurer et d'affronter ma désolation depuis que je savais que mes jours étaient comptés. J'avais éloigné ce moment délibérément, par déni et pour survivre, parce que j'en connaissais l'issue.

Les nausées étaient toujours présentes, la chaleur n'aidait en rien. En revanche, mes maux de ventre s'étaient un peu atténués depuis quelques heures.

Ici, dans ce lieu sacré, les pleurs étaient permis. Mais je me suis dit que je devais tout de même reprendre contenance devant les passants au cas où quelqu'un me reconnaîtrait. Un réflexe normal quand on a été longtemps dans l'œil du public et souvent épié du regard.

Le point de fuite que cette vue m'offrait était particulièrement saisissant de symbolisme. Je suis resté béat d'admiration. Cette idée d'échappatoire me rassurait. Juste un peu. Suffisamment pour continuer ma route jusqu'à lui. Il fallait poursuivre, sans trop réfléchir, parce que j'y étais presque. Presque arrivé. Le plan que j'avais en ma possession était assez conforme à la réalité.

J'étouffais sous une chaleur qui avait commencé à faire des dégâts. Mes lunettes ne cessaient de s'embuer. La sueur perlait abondamment sur mon visage. On pouvait imaginer la température qui régnerait dans quelques heures si les averses ne venaient pas nous rafraîchir.

Depuis que le médecin m'avait annoncé son verdict, les heures s'égrenaient à une vitesse affolante ; j'étais plus conscient du temps qui passait et qui pouvait s'arrêter à tout moment. Je contempiais chaque chose avec appétit et gourmandise, comme jamais je n'aurais osé le faire avant. Par pudeur ou par manque de légitimité. Je commençais à y prendre goût. Toutes ces années, je n'avais jamais croqué la vie jusque dans son cœur.

Le vent gagnait en vitesse. C'était presque inespéré. J'avancais pour ne jamais m'arrêter. Il m'aura fallu cinquante ans pour me rendre jusqu'à mon père. Là, je vivais d'interminables minutes à déambuler comme un funambule sur la corde raide dans ce cimetière qui s'étendait sur des hectares, un plan à la main pour m'y retrouver. Pour le retrouver.

Sur mon passage, des hommes et des femmes s'affairaient à rendre l'endroit impeccable, faisant preuve d'une minutie frôlant l'obsession. Tout était droit. Rien ne dépassait, comme ma mère biologique l'avait tant souhaité de moi. Avec elle, j'étais dans l'obligation de me tenir droit. Bien droit pour ne pas lui déplaire. Je savais que je pouvais la décevoir à l'occasion.

Ce cimetière était d'une élégante propreté, digne des jardins du château de Versailles. Quelle vie mon père avait-il vécue pour s'offrir tant de luxe même dans la mort ? Moi qui ne savais rien de lui, j'allais tout faire pour rattacher les bouts manquants de mon histoire, de notre histoire, malgré le temps qui nous séparait, et le peu de temps qu'il me restait. Malgré le fait qu'il ne soit plus là.

J'ai repris mon souffle. J'ai eu peur de me dégonfler tant la nervosité m'avait gagné. J'avais tout simplement oublié de manger. Cela faisait des semaines que j'étais incapable d'avalier quoi que ce soit – ou si peu – à cause de ces douleurs au ventre. Tous mes systèmes défailaient.

J'ai pris une poignée de noix de cajou, quelques raisins secs que j'avais enfouis au fond de mon sac à dos, et j'ai descendu une autre bouteille d'eau.

J'ai pressé le pas. Au moment où j'ai compris que j'atteignais ce qu'il restait de lui, je me suis arrêté subitement. Intrigué par ce que je pourrais découvrir, ému par ces retrouvailles que j'avais idéalisées, comme j'avais tendance à le faire.

Mon regard s'est alors attardé sur une femme dans la quarantaine, longiligne. Tout de noir vêtue. Un chapeau à voilette couvrait une partie de son visage. La finesse de ses traits laissait entrevoir une grande beauté. D'une élégance rare, elle s'est agenouillée devant la pierre tombale avec une grâce toute bourgeoise qui contrastait avec le style de ma mère, venue d'un milieu dépouillé fait de grandes misères et de petits désirs.

Elle a fait un signe de croix en poussant un long soupir. Puis elle s'est mise à pleurer doucement. À pleurer une peine toujours vive, inconsolable. Je me suis vite caché derrière un saule, saisi d'entrer dans l'intimité de mon père de la sorte. Qui était-elle ? Sa femme ? Sa maîtresse ? Sa fille ?

Je me suis mis à l'observer davantage. Imaginer le lien qu'elle avait entretenu avec lui ou l'amour qui avait pu les unir ou les désunir me rendait l'expérience intrigante, aiguisant la curiosité que j'avais délaissée ces derniers temps, faute d'élan vital.

Mon cœur s'enflammait lentement et j'aimais cette sensation, je me sentais d'un coup plus vivant. J'ai laissé cette inconnue seule dans son deuil, évitant ainsi d'être pris en flagrant délit.

De mon poste d'observation, j'ai vu une autre femme, plus âgée, apparaître dans ce paysage bucolique. Elle s'est approchée péniblement de la

pierre tombale, soutenue par un homme vêtu d'un uniforme de fonction. Son chauffeur ? Les deux femmes devaient se connaître puisque les accolades ont fusé. Leurs embrassades enveloppaient une profonde tristesse. Elles étaient bouleversées.

La plus âgée s'est laissée tomber sur la pelouse. Affolés, les deux autres ont voulu l'empêcher de se blesser. Elle les a repoussés avec une force étonnante. L'emportement guidait ses gestes. C'est elle qui décidait et imposait la marche à suivre. Ses compagnons se sont mis un peu en retrait.

La vieille femme a commencé à frapper le sol de toutes ses forces, jusqu'à l'épuisement. Elle semblait en vouloir à celui qui reposait sous terre plus qu'à la vie.

Des mots se sont fait entendre, entrecoupés de pleurs. « *My love, why did you leave me alone ? Why you didn't tell me that your heart was sick ? You were fragile and I thought you were strong. I hate you. You hid the truth from me. I can't live without you. I'm coming soon to be with you. I promise.* »

Quand j'ai entendu ces mots, je me suis senti interpellé. Tout comme lui l'avait fait, je cachais la vérité sur mon état de santé à ceux que j'aimais. J'avais donc quelque chose de lui. Il avait quelque chose de moi. Sans aucun doute, c'était mon père. J'étais son fils.

L'idée de tout dire à mes proches a alors germé en moi. En assistant à cette scène où la peine d'inconnus s'exprimait sous mes yeux, j'étais en mesure de constater l'impact d'un tel secret quand il se révélerait, tôt ou tard. Il valait peut-être mieux

rentrer chez moi et tout avouer. Mais avant, j'avais besoin d'aller au bout de mes recherches. De découvrir quelle vie mon père avait menée auprès de ces femmes, loin de ma mère, pour qu'elles pleurent autant sa mort.

Les rayons de soleil restants ont fait place à une pluie fine jusqu'au moment où le vent s'est mis à tourbillonner et où les gouttelettes sont devenues plus lourdes, plus abondantes.

Sous un coup de vent, la dame plus âgée a perdu son chapeau et le voile qui l'ornait. J'ai découvert un visage dévasté par le chagrin. Elle n'a pas tenté de les retenir, ils se sont envolés tels des cerfs-volants. La jeune femme et l'homme se sont rués pour les récupérer. La vieille dame s'est relevée laborieusement. Elle a séché ses larmes d'une main tremblante avec un mouchoir.

Une grosse pluie s'est alors abattue sur nous tandis qu'au loin le ciel se dégageait peu à peu. La force de l'averse ne semblait pas l'importuner.

Elle a tendu ses mains vers le ciel moutonné en laissant un cri tonitruant s'échapper de son corps comme une délivrance. Les deux autres se sont arrêtés, stupéfaits et impressionnés. La jeune femme s'est précipitée sur la plus âgée en criant : « Mama ! Mama ! » C'était sa mère. La femme de mon père.

Nos destins s'étaient enfin croisés. Assommé par cette découverte, je suis resté là à contempler une agitation teintée d'un grand amour. Dans mon esprit, j'essayais tout bonnement de coller des morceaux pour me fabriquer une histoire et comprendre celle de mon père, sans moi.

Pendant ce temps, l'homme s'est évertué à rattraper le chapeau qui continuait sa course effrénée vers le chemin en gravier. Entre deux bourrasques, il a heurté un arbre avant de chuter sur des fleurs fraîchement déposées. L'homme l'a saisi et l'a rapporté.

La vieille dame a remis son chapeau sur sa chevelure épaisse d'un gris argenté, reprenant ainsi sa dignité, comme savent le faire les bourgeois de ce monde en pareilles circonstances. Elle a ravalé ses sanglots. Elle s'est dirigée vers la sortie, escortée par l'homme, d'un pas un peu chancelant comme si la tristesse était encore trop lourde à porter. Pendant ce temps, la jeune femme s'est approchée de nouveau de la tombe, elle s'est agenouillée pour faire un dernier signe de croix.

Je suis resté à une distance suffisamment grande pour laisser libre cours à mon imaginaire, comme je le faisais souvent quand le vacarme causé par la folie humaine me faisait craindre le pire. M'évader ainsi de la réalité nourrissait mon autre monde, celui que j'avais inventé. C'est de cette manière que j'avais réussi à surmonter l'impensable, mais j'avais aussi le sentiment que la douleur, elle, ne me quitterait jamais, peu importe où j'irais. Je l'ai encore à l'intérieur de moi, après toutes ces années.

Puis l'incertitude s'est emparée de moi. Et si je n'étais pas au bon endroit ? Comme le soleil était revenu et que ses reflets m'indisposaient, je ne parvenais pas à lire ce qui était gravé sur la pierre tombale. Je ne pouvais confirmer qu'il s'agissait bien de celle de mon père. Par enchantement, un

cumulus est venu dissiper le doute. J'avais bien lu. Mon père était à quelques mètres de moi.

Il me paraissait impossible de m'approcher de lui parce que la jeune femme était encore là. La retenue m'empêchait de le faire spontanément, et pourtant mon silence était sur le point de céder. Les mots voulaient s'échapper de moi une fois pour toutes, pour ne plus y vivre.

J'avais envie de connaître sa vie sans moi, que cette inconnue me parle de son père, de mon père, sans vergogne.

Pour éviter de me mettre dans le pétrin, j'ai repris le pas en attendant qu'elle s'en aille, mon chapelet en main, récitant une prière pour égrener les minutes qui me paraissaient si longues. Un objet que ma mère biologique m'avait rapporté de l'une de ses missions en Afrique alors qu'elle était religieuse, quand elle cherchait à expier ses péchés, dont celui de m'avoir donné la vie dans des conditions inadmissibles, inappropriées et inconcevables pour l'époque.

J'étais lié à ce chapelet. Un des restes de notre filiation.

OLIVIER DUBREUIL fête en grande pompe son cinquantième anniversaire pendant sa dernière émission de la saison. Quelques heures après la fin des festivités, il se rend à l'hôpital, où un médecin lui livre un verdict sans appel : il lui reste à vivre trois mois tout au plus.

Ébranlé par la nouvelle et alourdi du secret qu'il devra porter, il part à la recherche de son père biologique, dont il vient de découvrir l'identité. Il fuira les lumières de la célébrité en allant seul à New York, là où ce dernier est enterré. Il voudra tout connaître de cet homme et repérer la vérité dans les mensonges répétés de sa mère biologique.

Devant le besoin pressant d'entreprendre un pèlerinage intérieur, il va revoir son parcours de fond en comble.

Aura-t-il le temps de résoudre les nombreuses énigmes de sa vie ?



JOSÉLITO MICHAUD est l'auteur des best-sellers *Passages obligés* et *Dans mes yeux à moi*. Producteur télé, conférencier, réalisateur et intervieweur, il a marqué le paysage télévisuel québécois avec ses émissions et ses documentaires. Il s'est démarqué également à la radio comme animateur, ainsi que comme impresario et producteur de disques et de spectacles. Directeur de la première édition de *Star Académie*, coproducteur et idéateur de la série *Olivier*, il a reçu de nombreuses distinctions.

ISBN 978-2-7648-1212-9




Groupe
Livre
Québec Média